

Présentation générale L'intérêt humaine antagoniste



Nelly Carpentier

Université Paris Descartes, France

mnellyc@club-internet.fr

Synergies Monde méditerranéen doit, avec ses moyens propres, reconnaître les difficultés exceptionnelles que la connaissance et l'action comportent dans cette partie du monde. Les acteurs humains y sont dans tous les sens « entre eux ». Ils pourraient l'être mieux ! D'où notre référence à l'« intérêt », concept délaissé, bien que centenaire, proposé par le logicien, philosophe et interlinguiste Louis Couturat, un peu avant la « Guerre de 1914-1918 » en ce moment commémorée. Intérêt qualifiée d'antagoniste : de fait. Les identités opposées - avec quelle violence ! - sont à la une d'une actualité internationale répétée au cours des décennies et sont de plus en plus meurtrières. L'intérêt des meurtres redouble alors que les diplomaties échouent à créer le moindre commun. La quatrième parution de *Synergies Monde Méditerranéen* en référence profonde à cette tragique actualité méditerranéenne, fait appel à de grandes ressources intellectuelles, historiques et systémiques, disponibles dans de grands ouvrages que nous négligeons. Leurs auteurs souhaiteraient parvenir à nous faire partager un paradoxe, une vérité cachée. C'est sans doute naturellement que les humains sont antagonistes, comme les dialogiques d'Edgar Morin en témoignent. Ces antagonismes identitaires, initiaux ou construits, peuvent avoir deux destins : conduire aux comportements les plus brutaux ou se composer en constructions admirables. Les chemins existent. Nous ne devons pas combattre les antagonismes : ils sont le secret du réel. Nous devons arrêter de descendre leurs pentes destructrices et remonter leurs degrés constructeurs. Ponctuellement mais admirablement, les sciences et les techniques y parviennent. Les moteurs qui propulsent nos multiples véhicules conquièrent mieux les espaces que la mitraille et les bombes. Toutefois, sans les constructions renouvelées de l'amour et de la justice, les prodiges des sciences et des techniques diffusent bien peu vers l'ensemble de l'expérience humaine. Les textes qui suivent partagent des chemins qui mènent au secret d'acteurs humains antagonistes mais par là-même observateurs, penseurs, inventeurs au lieu de devenir des individus meurtriers ou des « Etats-voyous » !

Notre première rubrique « **Entre langues et cultures** » est heureuse de retrouver Selma El Maadani, universitaire marocaine. Yves Montenay s'entretient avec elle : « Le nouveau tiffinagh. Un alphabet disparu sauvera-t-il langues et cultures berbères ? » De quoi s'agit-il ? D'un alphabet millénaire dont les graphèmes sont issus du libyque. Ils ont été découverts ici et là dans tout le Maghreb. En particulier, sur des stèles funéraires

de dignitaires et de rois amazighes de l'Antiquité. Selma El Maadani, et elle n'est pas seule, préfère « amazighe » à « berbère », terme équivoque on le sait. Quant à l'étymologie du mot « tfinagh », il y en a deux. L'une renvoie aux Phéniciens et l'autre signifie simplement « notre invention ». L'alphabet tfinagh a plusieurs variantes selon les tribus d'origine. Elles ont été unifiées récemment en un seul alphabet le « tfinagh de l'Institut Royal ». Il y a, au Maroc, des « amazighophones » et des « amazighophiles » qui souhaiteraient que cesse d'être occultée cette perspective d'abord tribale puis royale de l'histoire marocaine. On comprend mieux cette volonté d'ajouter aux transcriptions en « caractères arabes » et en « caractères latins », cette troisième transcription à partir de « l'alphabet tfinagh » restauré. Avec même « l'ambition d'en faire un des vecteurs de l'enseignement primaire ». Est-ce possible ? La réponse est adaptée à la complexité du problème et de son évolution en cours.

*

Comme les revues *Synergies* du Gerflint qui toutes s'inscrivent dans le « Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau », la revue *Synergies Monde Méditerranéen* est prioritairement réservée « aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) ». C'est bien le cas de Syrine Ben Slymen, doctorante de l'IRA de Médenine en Tunisie et de l'Université de Nice Sophia Antipolis en France. Avec Vincent Meyer, professeur en sciences de l'information et de la communication dans cette même université, ils nous donnent une idée concrète de l'engagement de cette discipline sur le terrain, en Tunisie. Il s'agit de comprendre comment les développements territoriaux doivent tenir compte de tout un ensemble de facteurs : « disparités sociales et spatiales, mouvements de migrations, dimensions affectives - d'attachement à la région - et conatives - de solidarité envers la région ». Quels types de communications peuvent avoir la capacité d'impliquer positivement les habitants des régions concernées ?

*

Nelly Carpentier nous conduit à mieux découvrir une jeune nation, la Moldavie, située entre la Roumanie et l'Ukraine. La francophonie y a des bases historiques plurielles. Peu après la parution du premier numéro de *Synergies Monde Méditerranéen*, un contact s'est effectué avec l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM), à l'occasion des colloques organisés lors des journées annuelles de la Francophonie. L'ULIM publie les Actes de ces colloques dans sa revue si bien nommée « *La Francopolyphonie* ». Pour de multiples raisons qu'il faut découvrir, la Francophonie moldave est ancienne, diversifiée, dynamique. Au Printemps 2014, l'Association des Professeurs de Français de Moldavie a organisé une rencontre avec les responsables de la Fédération Internationale des Professeurs de Français (FIPF) - en la personne de Doina Spita, Présidente de la

Commission pour l'Europe Centrale et Orientale - et de Jean-Pierre Cuq, Président de la FIPF, également Président d'honneur de *Monde Méditerranéen*. Un échange autour de la nécessité d'une théorie scientifique des cultures et du « multi, trans, interculturel » a bénéficié des vifs intérêts de Madame Elena Prus, Professeur Docteur, Directrice de l'Institut de Recherches Philologiques et Interculturelles (ICFI) de l'ULIM et rédacteur en chef co-rédactrice de la revue *La Francopolyphonie* - de Madame Ana Gutu, Premier vice-Recteur, Professeur Docteur à l'ULIM, Directrice de la revue - et de Monsieur Victor Untila, docteur en philosophie, maître de conférences et corédacteur de *La Francopolyphonie*. Les raisons ne manquent pas de nous intéresser à la Moldavie, insuffisamment connue et qui a, le 27 juin 2014, signé un accord d'association avec l'Union Européenne.

*

Un moment à la fois scientifique et récréatif s'offre aux lecteurs avec les observations du linguiste et professeur Thomas Rist « devant la recrudescence du « sur ». Les langues aussi ont des tics. A coup sûr, l'emploi de la préposition « sur », en français mais pas seulement, en fait aujourd'hui partie. Marina Yaguello l'avait évoqué déjà dans ses « *Petits faits de langue* ». Thomas Rist montre qu'aujourd'hui les exemples se sont accrus. Et il n'en est pas avare. En discussion, Jacques Demorgon lui avait proposé de sortir du strictement linguistique et de s'interroger sur les éventuelles significations sociologiques voire psychanalytiques de cet emploi démesuré. N'y avait-il pas là un nouvel habitus en formation : une conjugaison de détachement et d'emprise narcissiques ? Le scientifique n'a pas jugé possible de prendre un tel risque. Il demeure sur son quant à soi prudentiel pour le moment ! Attendons un coefficient supérieur de cette marée du nouveau « sur ».

*

Notre seconde rubrique « **Histoire présente et passée en Méditerranée** » bénéficie d'abord, grâce aux « *Echos du monde musulman* » d'Yves Montenay, de références actuelles multiples et variées concernant les deux régions en effervescence du Sud et de l'Est de la Méditerranée. La sélection opérée dans ces « *Echos* » retient bien plus que l'écume des jours. Elle s'intéresse aux données culturelles, stables ou problématiques, ainsi qu'aux stratégies de moyen ou long termes. La sélection est faite pour éviter sa propre péremption. Le lecteur peut la lire et la relire bien après la parution de la revue. On ne s'étonnera pas, puisqu'elle concerne le monde musulman, de trouver aussi parfois des analyses de pays non méditerranéens. Mais les relations internationales ne cessent de se développer. C'est largement le cas en ce moment pour ce qui est des liens entre l'Afrique du nord et l'Afrique occidentale et centrale. C'est ainsi qu'en mai 2014, une rencontre organisée à l'Université du Panthéon, par l'Association des Marocains de

France, avait invité des responsables des Etats du Sud dont Henri Lopes, ambassadeur plénipotentiaire du Congo Brazzaville et grand romancier de langue française.

*

La bonne réception du travail monumental de David Cosandey a toujours fait problème. Jacques Cortès, dans sa préface à ce numéro s'en fait justement l'écho. Les aspects multiples et riches de ce travail ont suscité en lui un intérêt tel qu'il a voulu le partager au seuil même de la revue et nous l'en remercions vivement. Dans « L'histoire de l'Occident. Déclin ou métamorphose ? », *Le Monde, hors série*, Cosandey est présenté parmi les rares penseurs qui ont renouvelé la difficile et inépuisable question de l'Occident. Avant de recenser l'ouvrage et d'en présenter les deux théories, Jacques Demorgon propose d'y entrer par l'exemple qui concerne au plus près la revue : une comparaison, autour de la Méditerranée, entre deux millénaires extrêmement différents. Le premier -avant J.-C.- où s'oppose une pluralité d'Etats, en bonne situation économique, est d'une très grande richesse productive : culturelle, philosophique et scientifique. C'est la civilisation grecque avec successivement l'aspect hellène des Cités-Etats puis l'aspect hellénistique des grands royaumes issus de l'Empire d'Alexandre. En contraste avec ce millénaire avant J.-C., le premier millénaire après - qui concerne l'autoritarisme unitaire de l'Empire romain puis le chaos répété des Royaumes barbares - est d'une très faible fécondité scientifique et technique, même si d'autres aspects culturels liés aux religions et aux conquêtes ne sont pas négligeables. Ces quatre moments d'une histoire bimillénaire répondent aux conditions d'apparition, ou non, du progrès scientifique telles que Cosandey les a clairement définies et posées.

*

Dans cette période « hellène » que Cosandey évoquait, une femme extraordinaire a vécu entre le septième siècle et le sixième avant J.-C. Son destin n'a pas été seulement exceptionnel de son vivant. Après sa mort, elle a été considérée et grandement honorée par les plus grands penseurs, écrivains et philosophes qui lui ont succédé. Elle a été inscrite sur la liste des neuf plus grands poètes grecs où elle est la seule femme. Elle a même été nommée « dixième muse » par Platon. On pourrait s'étonner de cette gloire d'une femme en oubliant que la condition féminine avait connu des temps meilleurs avant la Grèce classique, en Crète en particulier.

Le problème c'est que la destinée de cette femme ne s'est pas arrêtée à sa vie réelle. Elle a fait l'objet de toute une suite d'imaginaires d'époques qui se la sont appropriée dans leurs propres perspectives positives ou négatives. Elle a été connue de son vivant comme poète, directrice d'une « maison des savoirs » et enseignante. Par la suite, la légende s'est emparée de sa personne la représentant même au cœur d'un amour impossible pour « le plus beau des Grecs, Phaon ». On prétend qu'elle finit

par se « suicider ». En fait, Phaon n'est pas un homme mais « le diminutif de Phaéon, l'étoile double d'Aphrodite : *Phosphoros* et *Hesperos* (la Planète Vénus) ». La légende se transforma même ensuite en mythe de salut, chez les Pythagoriciens, que symbolise le « fameux saut dans la mer », qui est alors le « contraire d'un suicide ». On a ainsi découvert l'image de ce saut figurant en place centrale dans une Basilique pythagoricienne romaine qui, enfouie, fut retrouvée par hasard en 1917, assez bien conservée.

Au dix-huitième siècle, cette femme, toujours au cœur d'un imaginaire proliférant, se retrouve associée à la valorisation de l'érotisme. Au dix-neuvième siècle, dernière transformation la plus connue et qui s'est imposée jusqu'à nos jours est sa relation supposée au « saphisme », nommé de son nom « Sappho ». Tout cela autour de Baudelaire et de son recueil « *Les Fleurs du mal* » dont le premier titre était « *Les Lesbiennes* » (au sens d'érotisme). Une cascade de changements de sens s'est opérée : *Lesbien*, *Lesbienne*, habitants de l'Île de Lesbos ; *lesbienne* symbole de conduites érotiques ; et finalement *lesbienne* au sens d'homosexuelle.

Merci à Pierre Landete de nous faire découvrir cette incroyable cacophonie de l'imaginaire humain, à propos d'une femme certes célèbre mais dont on ne cesse de dire tout et son contraire depuis bientôt trois millénaires. Enfin, en nous proposant le terme « anandrisme », à tort délaissé, selon lui, il s'efforce de répondre à l'injonction d'un autre poète célèbre : « *Rendre plus purs les mots de la tribu* ».

*

Analyse de l'Occident, suite. Avec François Jullien dont on connaît la référence éprouvée à la Chine. Il entend pourtant découvrir comment les Grecs vont « inventer l'expérience, le réel, la science ». Histoire à rebondissements : de Chine en Grèce et en Italie ». Longtemps, les Chinois ont bénéficié d'une très grande avance pour certaines découvertes scientifiques et inventions techniques : de plusieurs siècles et parfois de plus d'un millénaire et demi. Plutôt que de parler communément de la poudre, citons plutôt le « gouvernail d'étambot » qui, quand il fut retrouvé en Europe permit à la flotte vénitienne d'acquérir une telle maniabilité, légèreté, vitesse, qu'elle pouvait échapper aux pirates et se placer ainsi à la tête d'un commerce maritime plus sûr. Les principaux navigateurs marchands, les Vénitiens, d'abord mercenaires de l'Empire romain d'Orient, s'enrichirent tant qu'ils introduisirent alors le « coin » de l'économie dans la politique impériale.

Jacques Demorgon souhaite nous faire découvrir la pertinente et percutante démonstration de François Jullien. Ce sont bien les Grecs qui ont inventé notre régime de science le plus rigoureux et le plus fécond. Mais « le miracle n'est pas grec », il est « mathématique ». Il résulte d'une intelligibilité étendue et approfondie de la physique permise par sa référence construite aux mathématiques. L'universel apparaît

clairement quand, par exemple, Archimède traite non pas de tel corps ou de tel fluide mais de « tout corps » et de « tout fluide ». Seule la relation mathématique « fonction de » peut, « en une seule formule », tenir tout un ensemble de phénomènes différents.

Ce que François Jullien nomme « le coup de force » ou « le coup de génie » de Platon, a dû, par la suite, patienter presque deux millénaires avant d'être repris ou réinventé par Galilée avec sa physique de la chute des corps. A lire toute l'analyse que François Jullien propose de l'invention platonicienne de « l'idée et de l'idéal », on pourrait, si on ne connaissait pas l'auteur et son œuvre, croire à un nouvel éloge inconditionnel de la « Grèce-Europe » et de l'Occident. De son côté, Jack Goody dénonce ces « vols » de l'histoire » et de la science à partir d'un lien forcé avec la Grèce établi en sautant allègrement deux millénaires.

A ce point de notre présentation générale, précisons au lecteur que, bénéficiant de la vive curiosité de Caroline Dessenne, jeune adulte du 21e siècle, nous avons souhaité avoir avec Jacques Demorgon un entretien sur les raisons qui lui font croiser ici trois grands auteurs : le physicien théorique suisse David Cosandey, le philosophe sinologue François Jullien et l'anthropologue britannique Jack Goody.

Dans cet entretien, il était indispensable de partir du fameux « problème de Needham ». D'un côté, la longue avance scientifique et technique chinoise. De l'autre, le régime différent d'une « science grecque » qui doit ensuite patienter près de deux millénaires pour renaître en Europe mais qui alors explose et ne s'interrompt plus et se retrouve bel et bien cooptée par les savants de tous pays. Ces deux ruptures historiques - chinoise et européenne - ont intrigué les esprits à court d'explication. Les penseurs européens ont été si traumatisés par cet « abîme » de temps que le développement de la science rencontre entre la Grèce et la Renaissance qu'ils n'ont cessé de vouloir colmater la brèche. Ils ont pensé y parvenir en fabriquant, autour plus ou moins du thème de la liberté - politique, scientifique, économique, cette histoire vite unifiée entre la Grèce et l'Europe. C'est criticable et, de toute façon, ça ne peut pas justifier l'indifférence, voire le mépris pour tout ce qui s'est passé dans les autres civilisations.

Telle est la violente dénonciation que fait Jack Goody dont Jacques Demorgon recense « *Le Vol de l'Histoire* ». Pour Goody, il s'agit de l'histoire humaine que l'Europe a reconstitué, au détriment des autres et à son avantage. Cette dénonciation a le grand intérêt de poser la nécessité d'en finir avec l'incapacité à produire une histoire planétaire partagée. Pour y parvenir, il faut, avec Goody, restaurer l'importance de l'anthropologie, point sur lequel Nelly Carpentier manifeste vivement son accord. Cependant, Caroline Dessenne n'entend pas renoncer aux apports de l'histoire, à condition que cette histoire cesse de se montrer partielle et partielle. Jacques Demorgon constate que les auteurs étudiés nous forcent à relier philosophiquement l'histoire et l'anthropologie.

Si François Jullien souhaite penser l'Occident dans un vis-à-vis avec la Chine, Jacques Demorgon souhaite lire et penser Cosandey, Goody et Jullien, chacun en vis-à-vis des deux autres

David Cosandey, partant de Needham, reconstitue de manière exceptionnelle l'histoire planétaire concurrentielle et conflictuelle. Sous couleur de parler du *secret de l'Occident*, c'est du secret de l'humain qu'il traite à travers des rivalités régulées qui deviennent fécondes. Sa « méreuporie » d'abord « interétatique » s'accroît en Grèce puis à la Renaissance européenne. Elle passe des Etats aux sociétés effectivement à partir de libertés supplémentaires. C'est une seconde forme du secret de l'humain que cette dynamique de rivalité qui anime les populations.

La troisième forme se joue actuellement entre civilisations défiées par la mondialisation mais plus encore par la mondialité cosmique. Jullien l'illustre magnifiquement par la trentaine d'ouvrages qu'il consacre non seulement aux ressources occidentales et aux ressources chinoises mais surtout aux ressources que les acteurs de ces deux civilisations peuvent inventer ensemble à partir de leurs écarts. Cela concerne l'ensemble des civilisations. Et c'est aux penseurs de toutes les civilisations d'avancer dans un tel travail novateur.

Dans la troisième rubrique « **Lectures et analyses** », le lecteur appréciera que, dans cet esprit, des auteurs puissent regarder vers une autre civilisation dont on ne cesse de débattre à la lumière de l'actualité sans connaître suffisamment, en étendue et en profondeur, son passé. Il s'agit de l'Islam. Christian Lochon du Centre des hautes Etudes Afro-asiatiques modernes (CHEAM) nous présente « Malek Chebel, penseur méditerranéen moderne ». Grâce à cet auteur et à son *Dictionnaire des Réformateurs musulmans des origines à nos jours*, nous voyons, en pleine lumière, que l'interprétation ouverte et même rationnelle concernant l'islam, s'est mise en place dès le huitième siècle. Nombreux sont les grands penseurs qui ont travaillé à l'indispensable rencontre de la raison et de la foi. Faute des développements économiques favorables, les pays de religion musulmane ont été retardés sur ce chemin que les pays catholiques ont d'abord dû parcourir eux aussi.

Si l'avenir planétaire a encore un sens pour les humains d'aujourd'hui, les civilisations doivent toutes retrouver certains chemins d'humanisation qu'elles ont, elles-mêmes contribué à tracer. Espérons que les réflexions, les analyses et les propositions, ici débattues, y contribueront pour leur part.

*